



IDYLLES

DE BION

ET

DE MOSCHUS.



J. B. GAIL

Professeur de littérature grecque au collège de France.

IDYLLES
DE BION
ET
DE MOSCHUS,

TRADUITES EN FRANÇAIS

Par J. B. GAIL, Professeur de Littérature grecque au collège de France.

Ouvrage orné de Figures dessinées par le Barbier.



DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez GAIL, au Collège de France, place Cambrai.

L'AN TROISIÈME.

PRÉFACE.

L'ANTIQUITÉ ne nous a transmis aucune des circonstances de la vie de Bion et de Moschus. A peine même saurions-nous dans quel temps ils ont vécu, s'ils ne l'eussent eux-mêmes consigné dans leurs propres ouvrages.

Quoi qu'en dise le Batteux qui les fait venir quelque temps après Théocrite, ils furent tous deux contemporains du poëte de Syracuse. C'est un fait invinciblement établi dans l'idylle intitulée *le Tombeau* de *Bion*, au vers 99. *Philetas* et *Théocrite*, y est-il dit, *l'un sur les bords de l'Halente, l'autre à Syracuse, déplorent ton trépas.*

Bion florissoit à Smyrne, la plus célèbre des villes de l'Ionie et de l'Asie mineure. C'est encore un fait attesté par l'apostrophe de Moschus au fleuve Melès qui couloit à Smyrne. « O Mélès, ô le plus harmonieux des fleuves ! Une nouvelle blessure est faite à ton cœur : la mort te ravit autrefois Homère, ce sublime interprète des Muses... Pour un autre fils tes pleurs aujourd'hui vont couler. » Il avoit de grands talens, il dut avoir des envieux ; aussi mourut-il empoisonné. « Un funeste poison (voyez idylle X de Moschus) s'est donc approché de ta bouche, a donc coulé dans tes veines. Quoi ! il s'est répandu sur tes lèvres et ne

« s'est point adouci. Quel mortel « assez féroce osa, ou t'apprêter ce « breuvage, ou te le présenter pen- « dant que tu parlois. Il a donc « échappé au charme de ta voix ! »

Moschus, son disciple, (voyez Tombeau de Bion, v. 101) naquit à Syracuse. L'histoire ne nous dit rien de ce poëte célèbre. On va même, sur la foi d'un grec obscur, jusqu'à lui contester son existence, et à ne voir qu'une seule et même personne dans Moschus et Théocrite, que Moschus nomme cependant dans son Tombeau de Bion, v. 99.

Le nom de Théocrite est venu naturellement en parlant de deux personnages célèbres dans le genre pastoral. Si l'on veut les rapprocher,

on dira que Théocrite peignit la nature âpre, agreste et brute; Moschus plus correct, mais moins naïf, prétendit l'embellir; Bion lui donna une parure recherchée.

J'ai suivi l'édition de Heskin, revue par Théophile Harles, et imprimée à Erlang en 1780.

Quelques savans attribuent à Théocrite les deux dernières idylles, le *Jeune Berger* et l'*Oaristys*. Je les ai fait imprimer dans ce volume, pour me conformer à l'édition que je suis; d'ailleurs, je satisferai ceux qui les attribuent à Moschus.

IDYLLES

DE

BION.







[illegible] εγραψε — Γαυχερ εχαλκευσ

IDYLLES
DE
BION DE SMYRNE.

IDYLLE I.

Le Tombeau d'Adonis.

JE pleure Adonis : c'en est fait de l'aimable Adonis. Le bel Adonis n'est plus, s'écrient les Amours en pleurs. Vénus, ne repose plus sur un lit de pourpre. Lève-toi, déesse infortunée, prends des habits de deuil, frappe ton sein, et dis à la nature entière : Le bel Adonis n'est plus.

Je pleure Adonis, les Amours répondent à mes pleurs.

Le bel Adonis est étendu sur la montagne; une dent cruelle a blessé sa cuisse d'albâtre. Cypris se désole: son époux respire à peine, un sang noir coule sur une peau plus blanche que la neige. Ses yeux s'enfoncent et s'éteignent. Les roses de son teint se ternissent, avec lui expire un baiser que Vénus voudroit rendre éternel. Son époux n'est plus, elle se plaît encore dans de froids embrassemens.

Je pleure, etc.

Adonis a reçu une cruelle, oui une cruelle blessure; mais que Vénus en porte une bien plus profonde dans son cœur! Autour de lui, ses

chiens poussent de longs hurlemens. Les nymphes des montagnes le pleurent; mais Vénus éperdue court dans les bois, en habits de deuil, les cheveux épars et les pieds nus. Les ronces blessent sa peau délicate, et se teignent de son sang, le sang d'une déesse! Ses lugubres cris se prolongent dans les airs, les échos appellent avec elle son jeune époux, son malheureux Assyrien. Cependant un sang noirâtre jaillit en bouillonnant de sa blessure, souille ses flancs, et rougit l'ivoire de son sein.

Vénus, infortunée Vénus! s'écrient les Amours en pleurs.

Elle a perdu son aimable époux: avec lui ont disparu ses divins appas. Qu'elle étoit belle lorsqu'Ado-

nis vivoit ! Avec Adonis ont péri les charmes de la déesse. Les fleuves partagent la douleur de Vénus ; les sources des montagnes roulent une onde plaintive, les fleurs ont changé leur coloris. La ville et toutes les collines retentissent des cris de Vénus.

Vénus, infortunée Vénus, le bel Adonis n'est plus, redisent les échos attendris ! Et qui eût refusé des pleurs au sort cruel de Vénus ?

Quand elle vit la blessure de son Adonis, quand elle jugea qu'elle étoit mortelle, lorsqu'elle vit son sang épanché sur sa cuisse mourante, Arrête, s'écrie-t-elle en étendant les bras, arrête, Adonis, que je te voie pour la dernière fois ; que je t'embrasse encore ; que j'applique

mes lèvres sur tes lèvres. Réveille-toi pour un instant, embrasse-moi du moins pour la dernière fois. Tandis que tu respires encore, embrasse ton épouse. Que le dernier soupir de ton ame expirante vienne se reposer sur mes lèvres, pour pénétrer ensuite jusqu'au fond de mon cœur. Ce doux philtre, ma bouche le savourera; je m'enivrerai d'amour. Je conserverai ce baiser comme toi-même, puisque tu me fuis pour toujours. Adonis, tu fuis loin de moi, tu descends, hélas! sur la rive infernale, vers le pâle monarque des ombres; et moi, malheureuse, je vis; je suis déesse, et ne puis t'accompagner. Reine des Enfers, reçois mon époux, puisque ma puis-

sance le cède à la tienne, puisque tout ce qui est beau est précipité dans ton empire. Que je suis malheureuse ! la douleur me consume; je pleure Adonis qui est mort pour moi, et je te crains, redoutable déesse. Tu meurs, Adonis trop chéri. Mon bonheur a passé comme un songe. Cythérée n'a plus d'époux, les Amours errent dans son temple dépouillés de leurs armes. Elle ne se parera plus de sa ceinture... Pourquoi chassois-tu, jeune téméraire? Avec tant de beauté, quelle fureur à toi d'attaquer des bêtes féroces?

Ainsi gémissoit Vénus, et les Amours avec elle.

Vénus, infortunée Vénus, le bel Adonis n'est plus.

Vénus verse autant de pleurs qu'Adonis perd de sang. Mais en tombant sur la terre, le sang se convertit en roses, les pleurs en anémone.

Je pleure Adonis, le bel Adonis n'est plus.

Vénus, ne fais plus retentir les forêts de tes cris. On vient de préparer à l'aimable Adonis une belle couche de verdure, un lit de feuillages; qu'il partage cette couche avec toi. Tout mort qu'il est, il est encore plein de charmes; on diroit qu'il sommeille. Pose-le sur ce lit, enveloppe-le de ces étoffes précieuses qui le couvroient, de ces tapis, heureux confidens des nuits qu'il passoit près de toi, goûtant dans ta

couche dorée les douceurs d'un sommeil divin. Malgré sa pâleur, aime-le toujours; étends-le sur les guirlandes et les fleurs. Des fleurs ! ah ! depuis qu'il n'est plus, elles se sont flétries. Verse des parfums sur son corps, verse des essences, ou plutôt disparoissent tous les parfums, puisque ton plus doux parfum, puisqu'Adonis n'est plus. Le tendre Adonis repose sur un tapis de pourpre. Autour de lui pleurent et gémissent les Amours. Ils ont déposé l'offrande de leurs cheveux : l'un foule aux pieds son arc, l'autre ses flèches agiles, un autre brise son redoutable carquois. Celui-ci délie la chaussure d'Adonis, celui-là porte de l'eau dans un bassin d'or, un

autre lave sa cuisse, un autre enfin, placé derrière lui, de ses ailes qu'il agite, lui rafraîchit le visage. Occupés d'Adonis, ils n'oublient point Vénus; ils gémissent tous ensemble sur son sort.

Hyménée vient d'éteindre son flambeau à la porte du temple. Il vient de rompre la couronne nuptiale. Il n'est plus d'Hyménée, plus de chants d'Hyménée : on n'entend que ces cris : Hélas, hélas ! malheureux Hyménée ! plus malheureux Adonis ! Les Graces pleurent le fils de Cynire; elles poussent des cris plus perçans que les tiens, ô fille de Dioné. Elles s'écrient : Le bel Adonis n'est plus. Adonis, Adonis, s'écrient les Parques elles-mêmes; dans leurs

accens, elles voudroient le rappeler à la vie. Il est prêt à leur obéir : mais la dure Proserpine ne le rendra jamais.

Taris tes larmes, ô Cythérée! fuis aujourd'hui les plaisirs. Tous les ans, à pareil jour, tu renouvelleras le tribut de ta juste douleur.

IDYLLE II.

L'Amour et le jeune Oiseleur.

Un oiseleur, jeune encore, dressant des embûches aux oiseaux dans un bois épais, aperçut le volage Amour posé sur une branche de buis. A la vue de cet oiseau, qui lui paroît fort gros, il ne se sent pas d'aise; il

arrange artistement tous ses roseaux ensemble, il observe l'Amour qui voltige çà et là. Désespéré de son peu de succès, le jeune enfant jette ses gluaux, va trouver un vieux laboureur, son maître dans cet art, lui raconte le fait, et lui montre l'Amour qui se reposoit sur un buis. Va, mon ami, lui répondit le vieillard en souriant et secouant la tête, garde-toi bien de telle pipée ; ne poursuis pas un tel oiseau. Fuis loin de lui, c'est une méchante bête. Tu seras heureux tant que tu ne le prendras pas. Quand tu seras devenu homme, cet oiseau qui maintenant fuit en sautillant, viendra de lui-même se reposer sur ta tête.

IDYLLE III.

L'Ecolier maître.

Je dormois encore, lorsqu'un jour la puissante Vénus parut devant moi tenant de sa belle main son fils Cupidon qui baissoit les yeux. Pasteur que je chéris, me dit-elle, chargetoi de l'Amour et lui apprends à chanter. Elle dit et disparut : moi, bonnement, j'enseignai à l'Amour mes chansons bucoliques, comme s'il vouloit être mon élève. Je lui apprenois comment le dieu Pan avoit inventé la flûte traversière, Minerve le flageolet, Mercure la lyre, Apollon l'harmonieuse cythare. Telles étoient mes leçons.

Pour lui, il ne m'écoutoit point; il me chantoit des vers érotiques, il m'entretenoit des amours des dieux et des hommes, des aventures de sa mère. J'ai oublié tout ce que j'enseignois à Cupidon; mais ses leçons amoureuses, je les ai toutes retenues.

IDYLLE IV.

Les Muses compagnes de l'Amour.

LES Muses ne craignent point le cruel Amour. Au contraire, elles le chérissent et suivent toujours ses pas. Qu'un homme agreste les recherche, elles le fuient, elles refusent de l'admettre à leurs doctes leçons. Mais elles préviennent toutes,

elles accueillent à l'envi le poète qui, dans d'amoureux transports, fait entendre des accens mélodieux. Je suis moi-même une preuve de cette vérité. Que je célèbre un héros ou un dieu, ma langue bégaie et n'a plus d'harmonie ; mais quand je chante l'Amour ou Lycidas, alors les vers les plus heureux coulent de mes lèvres.

IDYLLE V.

La Briéveté de la vie.

MES vers, premiers enfans de mon génie, sont-ils bons ? seuls ils suffisent à ma gloire. Sont-ils dénués d'agrément ? pourquoi ferois-je de

nouveaux efforts? Si Jupiter ou l'inflexible Parque nous eussent donné deux vies à passer, l'une au sein de la joie et des plaisirs, l'autre dans la peine, à la peine pourroit succéder le plaisir; mais si les dieux ne nous ont accordé qu'une seule vie, bien courte encore pour tant de choses à faire, pourquoi donc nous consumer misérablement en peines et en travaux? Jusques à quand, accumulant richesses sur richesses, immolerons-nous notre bonheur à la passion des arts, à la soif de l'or? Ah! sans doute nous avons oublié que nous sommes tous nés mortels, que la Parque ne nous accorde qu'un rapide instant.

IDYLLE VI.

Cléodame et Myrson.

Cl. MYRSON, quelle saison te plaît davantage, du printemps, de l'hiver, de l'automne ou de l'été? Quelle est celle dont tu souhaites plus le retour? seroit-ce l'été qui couronne nos travaux, ou le doux automne, si propice à nos besoins par ses fruits nourriciers, ou l'hiver qui suspend les travaux, et où l'on s'abandonne près d'un bon feu à une douce paresse? Aimes-tu mieux la sérénité du printemps? Dis ce que ton cœur préfère, notre loisir nous invite à causer.

M. Convient-il aux mortels de

juger les ouvrages des dieux ? Ils portent tous une empreinte sacrée, ils ont tous des charmes. Cependant Cléodame, pour t'obéir, je te dirai quelle est la saison la plus agréable pour moi. Je ne veux point de l'été, ses chaleurs sont brûlantes; je n'aime point l'automne, ses fruits engendrent des maladies. Je crains l'affreux hiver avec ses neiges et ses frimats. Que le printemps, doux objet de mes vœux, règne toute l'année, puisqu'alors ni le froid, ni le chaud ne nous incommodent. Au printemps toute la nature est en travail, ses plus riantes productions se développent, les nuits sont égales aux jours.

IDYLLE VII.

Epithalame d'Achille et de Déidamie.

MYRSON et LYCIDAS.

M. Lycidas, veux-tu à présent chanter un air sicilien, un air tendre, touchant, érotique, tel que sur les bords de la mer en chantoit à Galatée le cyclope Polyphême ?

L. Quand je serois tout prêt à jouer de la flûte, encore que chanter ?

M. Oh ! j'aime bien la chanson de Sciros, ce tendre amour qu'elle célèbre, les baisers furtifs d'Achille, ses caresses dérobées. Dis comment

ce jeune Grec, sous des habits de femme, déguisoit son sexe; comment, au milieu des jeunes princesses de la cour de Lycomède, et foulant aux pieds la gloire, Achille ignoré brûloit pour Déidamie.

L. Un jour un berger ravit Hélène, et conduisit sur l'Ida cet objet de la douleur amère d'Œnone. Sparte, irritée de l'affront, souleva toute l'Achaïe. Nul habitant de Mycène, d'Élide, de Laconie, ne reste dans ses foyers; tous les Grecs, la vengeance dans l'ame, tous vont porter le fer et le feu. Achille seul, caché parmi de jeunes princesses, apprenoit à filer la laine. Au lieu d'endosser une armure, ses belles mains s'occupoient des travaux des

femmes. Vous l'eussiez pris pour une jeune vierge; il en avoit les manières délicates, le teint de lis et de roses, toute la démarche. Un voile léger ombrageoit sa chevelure. De l'aurore à la nuit, il exprimoit à Déidamie ses brûlans transports. Tantôt il imprimoit des baisers sur ses mains, tantôt ses bras vigoureux enlevoient son beau corps, heureux des douces larmes qu'elle versoit! Il ne prenoit ses repas qu'avec elle, il tentoit tout pour partager sa couche. « Toutes nos autres compagnes, lui dit-il enfin, toutes se permettent entre elles l'approche de leur couche; et nous, jeunes vierges, toutes deux belles, toutes deux de même âge, loin de partager une même

couche, nous laissons entre nous un mur importun et les yeux d'une trop vigilante nourrice..... »

IDYLLE VIII.

Prière d'un Berger.

HESPÉRUS, brillante lumière de l'aimable Cythérée, toi que je chéris ! bel ornement d'une nuit azurée, toi qui l'emportes sur tous les autres astres, si tu le cèdes à la reine des nuits, Hespérus, je te salue. Je cours chanter à la porte de mon Berger, que ta clarté remplace celle de la lune, dont l'arc naissant disparoît bientôt. Je ne vais ni exercer des brigandages, ni

attaquer le voyageur de nuit. J'aime, il est digne de toi de seconder un amant.

IDYLLE IX.

A Vénus.

FILLE de Jupiter et de la mer, aimable Cypris, pourquoi causer tant de peines aux hommes et aux dieux? C'est peu dire; pourquoi tant d'acharnement contre eux? Qu'ont-ils fait pour que tu aies donné naissance à leur ennemi commun, l'Amour, ce dieu farouche, impitoyable, dont le caractère est si différent de sa figure? Pourquoi nous l'as-tu donné ailé, habile à

lancer au loin des traits ? sans doute pour qu'il nous fût impossible d'échapper à ses rigueurs.

IDYLLE X.

L'Amitié, vrai bonheur de la vie.

HEUREUX qui aime, lorsqu'on le paie de retour ! Accompagné de Pirithoüs, que manquoit-il à Thésée, quoique sujet de l'inflexible Pluton ? Oreste vivoit heureux chez les sauvages Axéniens, puisque son fidèle Pilade partageoit les ennuis de ses courses lointaines. Tandis que Patrocle vivoit, Achille fut heureux. Patrocle fut heureux en mourant, puisque sa mort sauva la vie de son cher Achille.

FRAGMENS DIVERS.

I. APOLLON est muet dans l'excès de ses maux : il cherche tous les remèdes : il appelle à son secours les secrets de la médecine : il met de l'ambroisie, verse du nectar sur la blessure d'Hyacinthe ; mais que peuvent contre la Parque tous les secrets d'Esculape ?

II. Est-il bien, ami, de recourir à un artiste pour toute sorte d'ouvrages, et de mendier sans cesse un secours étranger ? Façonne toi-même ta flûte. Ce travail est-il donc au-dessus de tes forces ?

III. Que l'Amour appelle les

Muses, que les Muses marchent à la suite de l'Amour. Muses, accordez à mes amoureux transports un chant mélodieux; c'est le plus doux des remèdes.

IV. Un proverbe le dit, l'eau qui tombe goutte à goutte, mine et creuse même un rocher.

V. Me voilà sur le penchant de la colline. Je vais continuer mon chemin, soupirant sur ce sable aride, sur ce rivage désert, et tâchant de fléchir l'inflexible Galatée. Oui, même dans une extrême vieillesse, je veux espérer encore.

VI. Ne me laissez pas sans récompense. Apollon a plus d'une fois

accordé pour prix, le don de chanter. L'honneur conduit les arts à la perfection.

VII. La beauté sied à la femme, la force à l'homme.

Fin des Idylles et Fragmens de Bion.

IDYLLES

DE

MOSCHUS.

4

IDYLLES
DE
MOSCHUS.

IDYLLE I.

L'Amour fugitif.

CUPIDON, Cupidon, mon fils, s'écrioit un jour Vénus. Si quelqu'un a vu l'Amour dans les carrefours, ce fuyard m'appartient. Qui m'en donnera des nouvelles, recevra pour prix, un baiser de la bouche de Cypris ; si on le ramène, on obtiendra... Quoi ?... mieux encore.

Ce jeune enfant se reconnoît à plus d'un trait. Vous le distinguerez entre autres à son teint, qui n'est pas blanc, mais couleur de feu. Il a l'œil vif, étincelant, le parler doux, l'esprit malin. Il ne pense jamais ce qu'il dit. Sa voix a la douceur du miel; mais se met-il en colère? il est barbare, faux, ne disant rien de vrai; cet enfant trompeur est cruel dans ses jeux. Une belle chevelure ombrage un front où siège l'effronterie. Quoique ses mains soient petites, il lance au loin ses traits, même jusques sur les bords de l'Achéron, jusqu'au roi des sombres bords. Il a le corps nu, mais l'ame impénétrable. Ailé comme un oiseau, il voltige de l'un à l'autre,

de l'homme à la femme, et se fixe dans les entrailles. Il porte un petit arc sur lequel est posée une flèche qui, malgré sa petitesse, s'élève jusques dans les cieux. A ses épaules est attaché un carquois d'or rempli de traits amers, dont souvent il me blesse moi-même. Tout en lui, tout est redoutable; mais rien ne l'est plus que le flambeau qui l'éclaire, flambeau qui brûle le soleil même. Si vous vous en rendez maître, amenez-le bien garotté, soyez sans pitié: si vous le voyez pleurer, prenez garde qu'il ne vous séduise. S'il rit, tirez à vous; fuyez, s'il veut vous embrasser: ses baisers font du mal, ses lèvres sont empoisonnées. S'il vous dit, prenez ces armes, je vous

les donne toutes, ne les touchez pas : ses présens sont perfides, ils sont tous imprégnés de feu.

IDYLLE II.

Enlèvement d'Europe.

VÉNUS un jour présenta un songe flatteur à Europe. C'étoit l'heure où l'aurore dissipe en approchant les ombres de la nuit, où un sommeil plus doux que le miel ferme les yeux, repose sur les paupières appesanties, et se repaît de songes véritables. La fille d'Agénor, Europe vierge encore dormoit au haut du palais de son père : elle voyoit en songe l'Asie et le continent opposé



Bouvoys fecit



Le Barbier inv. *Delignon Sculp.*

se disputer à son sujet sous la forme de deux femmes. Elles paroissoient l'une étrangère, l'autre du pays même. Celle-ci la réclamoit comme sa fille. Elle l'avoit, disoit-elle, portée dans son sein, elle avoit prodigué à son enfance les soins les plus tendres. Celle-là l'entraînoit d'un bras vigoureux. La fille d'Agénor ne résistoit point à cette femme, qui la revendiquoit comme une récompense du grand Jupiter à la redoutable égide. Agitée, saisie d'effroi, elle s'élance de sa couche superbe; tout ce songe lui paroît véritable, elle s'assied, elle garde un long silence; elle a encore devant les yeux les deux femmes.

Quel dieu, dit-elle enfin d'une

voix tremblante, quel dieu m'envoie cette vision ? quel songe vient épouvanter mes esprits au milieu des douceurs d'un tranquille sommeil ? Quelle est cette étrangère que j'ai vue pendant que je dormois ? Quel vif intérêt elle a su m'inspirer ! Avec quelle tendresse elle m'accueilloit ! Elle voyoit en moi sa fille. Veuillent les immortels me rendre ce songe favorable !

Elle dit, se lève, et rejoint ses belles, jeunes et nobles compagnes. C'étoit toujours avec elles qu'elle partageoit ses divertissemens, soit qu'elle formât des chœurs, soit qu'elle se baignât dans les eaux pures de l'Anaurus, soit qu'elle cueillît dans les prés fleuris le lis

odorant. Déja elles composent le cortège de la fille d'Agénor; elles tiennent chacune une corbeille en main pour y déposer les fleurs, et vont dans lès prés sur les bords de la mer, où les invitent à se rassembler et la beauté des roses qui croissent dans ces lieux, et le bruit des ondes. Pour Europe, elle portoit une belle corbeille d'or, étonnant chef-d'œuvre de Vulcain. Ce dieu en avoit fait présent à Lybie, lorsqu'elle entra dans la couche de Neptune. Libye l'avoit donnée ensuite à la belle Théléphaessa, issue de son sang. Théléphaessa, devenue mère, en fit présent à Europe, vierge encore. Le ciseau du savant artiste y avoit gravé des objets

resplendissans; on y voyoit la fille d'Inachus représentée sous la forme d'une genisse, elle n'a aucun de ses premiers traits. D'un pied rapide elle fend les flots, on diroit qu'elle nage. Les flots de la mer étoient d'un sombre azur. On découvroit sur ses bords escarpés deux hommes ensemble qui regardoient la genisse traversant les flots. Jupiter caressoit doucement de sa main divine cette genisse aux belles cornes, qu'il rendit ensuite à sa forme première sur les bords du Nil aux sept embouchures. Les eaux du fleuve étoient argentées, la genisse d'airain, Jupiter d'or. Le contour de la corbeille offroit Mercure, artistement travaillé; près de lui étoit étendu cet

Argus, dont le sommeil ne ferma jamais les yeux. De son sang naissoit un oiseau fier de ses brillantes couleurs : les plumes de sa queue, pompeusement déployées, semblables aux voiles d'un vaisseau léger, couvroient les bords extérieurs de la riche corbeille. Telle étoit la corbeille de la belle Europe.

Cependant les jeunes princesses arrivent dans les prairies émaillées : chacune y respire l'odeur de la fleur qu'elle chérit. L'une cueille le suave narcisse, l'autre la jacinthe; celle-ci la violette, une autre le serpolet. La terre est jonchée des dépouilles variées du printemps. D'autres se disputent, dans un aimable combat, la tête aromatique du souci

doré; au milieu d'elles se distinguoit Europe cueillant une rose purpurine; telle une reine majestueuse, ou telle Vénus au milieu des Grâces.

Elle n'avoit que peu de temps à cueillir des fleurs, à conserver la ceinture virginale. Jupiter l'aperçoit: son cœur est soudain blessé, vaincu par les traits rapides de Vénus, déesse qui peut seule dompter le maître des dieux. Pour éviter la colère de la jalouse Junon, et surprendre le cœur d'une jeune vierge, il dérobe le dieu et se transforme en taureau. Bien différent de ceux, ou qu'on nourrit dans les étables, ou qui tracent avec la charrue de pénibles sillons, ou qui paissent dans les prés, ou qui traînent avec effort

de lourds chariots, tout son corps est d'un jaune rembruni; une étoile blanche brille au milieu de son front, ses yeux sont humides et brillans d'amour. Semblables au croissant de la lune, ses cornes également recourbées, armoient sa tête en demi-cercle. Il arrive dans la prairie. Sa présence n'effraie point ces vierges; toutes veulent approcher, toucher cet aimable taureau. L'odeur qu'il exhale l'emporte sur les plus doux parfums des prairies. Il s'arrête devant la chaste Europe, il lui lèche le cou, lui prodigue ses caresses. Elle, de son côté, le touchoit doucement, le flattoit, enlevoit de dessus son mufle une écume abondante, lui donnoit des baisers.

Il mugit alors doucement, vous eussiez cru entendre les sons harmonieux d'une flûte mygdonienne ; il fléchit les genoux, se retourna pour regarder Europe, et lui présenta sa large croupe.

Approchez, dit alors la fille d'Agénor à ses belles compagnes, asseyons-nous et folâtrons sur le dos de ce taureau. Lorsqu'il aura baissé le dos, il nous portera toutes comme sur un navire. Qu'il est doux, qu'il est caressant ! Bien différent des autres taureaux, n'a-t-il pas, ainsi que l'homme, la raison en partage? Il ne lui manque que la parole.

Elle dit, et s'assied en riant. Ses compagnes alloient l'imiter, mais le taureau se lève brusquement, em-

porte l'objet de ses vœux, court vers la mer. Europe tourne ses regards vers ses compagnes; elle leur tend les bras : elles s'efforcent en vain de l'atteindre. Le taureau se précipite dans les flots, il s'avance; on diroit un dauphin. Alors sortent des ondes les Néréides assises sur le dos des monstres marins, pour composer son cortège. Le redoutable Neptune, dont la voix gourmande les flots mutinés, applanit le liquide empire, et devient le guide de son frère. Les Tritons, habitans de la mer profonde, s'assemblent autour d'eux, et avec leurs larges conques célèbrent Hyménée. La princesse assise sur le divin taureau, se tenoit d'une main à l'une de ses cornes, et

de l'autre abaissoit sa robe de pourpre, dont les bords se mouilloient dans l'onde blanchissante. Son large voile, gonflé par les vents, ressembloit à une voile de navire, et paroissoit la soulever. Elle est déja loin des états de son père, les rivages baignés par les flots et les hautes montagnes ont disparu, elle ne voit plus au-dessus d'elle que l'immensité des cieux, au-dessous la vaste mer. Elle promène tristement ses regards autour d'elle, elle s'écrie :

« Où me portes-tu, divin taureau? qui es-tu? Comment, de tes pieds pesans, peux-tu fendre les flots et braver la mer? Le maritime empire est accessible aux vaisseaux agi-

les ; mais les taureaux redoutent les liquides plaines. Quel breuvage, quelle nourriture y trouveras-tu? Es-tu dieu? mais pourquoi fais-tu ce qui est indigne d'un dieu? Les dauphins, habitans des mers, ne marchent point sur la terre, ni les taureaux sur l'onde : toi, tu cours avec une égale agilité et sur la terre et sur les flots, tes pieds te servent de rames. Peut-être aussi que t'élevant dans les airs azurés, tu y planerois avec la rapidité d'un oiseau léger. Que je suis malheureuse ! Hélas ! loin des toits paternels que j'ai abandonnés, je me vois maintenant avec un taureau, errante et seule sur des mers étrangères. Neptune, ô toi qui tiens le sceptre de

la mer, sois-moi propice. Ne connoîtrai-je donc pas celui qui dirige ma navigation? car enfin ce n'est pas sans le secours d'un dieu que je traverse l'humide élément. »

Elle dit : le superbe taureau lui répondit en ces termes : « Rassure-toi, jeune vierge, ne redoute pas la colère des flots. Je suis Jupiter, Jupiter lui-même, quoique je te paroisse un taureau. Je puis me montrer sous la forme qui me plaît. L'amour dont je brûle m'a engagé à parcourir une aussi vaste étendue de mers sous la figure d'un taureau. Bientôt tu aborderas dans la Crète. Cette île, qui a nourri mon enfance, célébrera notre hymen, et de moi te naîtront des fils illus-

tres, qui tous régiront les mortels. »

Il dit : ce qu'il avoit annoncé s'accomplit. Déja l'on découvre la Crète ; Jupiter reprend sa forme, et détache la ceinture d'Europe, tandis que les Heures préparent la couche nuptiale. De vierge elle devint épouse de Jupiter, et mère de nombreux enfans.

IDYLLE III.

Epitaphe de Bion.

SOUPIREZ, nymphes doriennes des fontaines et des bois ; et vous aussi, fleuves, pleurez l'aimable Bion. Arbustes, gémissez à présent, gémissez bois épais ; et vous fleurs si belles autrefois, expirez sur vos

languissantes tiges ; que l'anémone, que la rose se parent aujourd'hui d'un rouge plus sombre. Hyacinthes, murmurez plus que jamais vos lugubres lettres, imprimez-les sur vos feuilles ; le doux chantre n'est plus.

Commencez, ô Muses siciliennes, commencez à gémir.

Rossignols, qui sous vos épais feuillages chantez vos douleurs, annoncez aux ondes de la sicilienne Aréthuse que le pasteur Bion n'est plus; qu'avec lui ont péri pour jamais ses chants mélodieux et la Muse dorienne.

Commencez, etc.

Cygnes du Strymon, gémissez sur vos ondes, et d'une voix plaintive chantez un de ces airs où Bion avec

vous disputoit d'harmonie. Dites aux filles d'Æager, dites à toutes les nymphes de la Thrace, l'Orphée dorien n'est plus.

Commencez, etc.

Ce berger chéri des troupeaux ne chantera plus assis sous l'épais feuillage des forêts silencieuses : tandis que sa voix charme le roi des ombres de quelque chant lamentable, nos côteaux sont muets, nos genisses et nos taureaux errent en mugissant, et refusent de paître.

Commencez, etc.

Apollon lui-même, ô Bion ! sur ton trépas prématuré a répandu des larmes ; les Satyres gémissent, ainsi que les Priapes en deuil ; les Faunes regrettent tes doux chants : avec

eux dans les bois les fontaines gémissent, et leurs ondes se convertissent en pleurs. Echo se désole au milieu des rochers; muette, elle n'imitera plus les accens de ta voix touchante : les arbres ont rejeté leurs fruits, les fleurs se sont toutes flétries. Nos brebis ne donnent plus de lait, nos ruches n'offrent plus un nectar jaunissant.

Commencez, etc.

Jamais vit-on sur les bords des mers le dauphin aussi triste? Caché dans un roc, le rossignol ne soupira jamais si long-temps. Jamais Philomèle n'a tant gémi sur les hautes montagnes; Ceyx pleurant son Halcyon, sembloit moins abattu.

Commencez, etc.

Sur les maritimes plaines, Cérylus n'a pas aussi douloureusement chanté. Les cris que forme l'oiseau de Memnon dans les vallées de l'Orient, lorsqu'il voltige autour de la tombe du fils de l'Aurore, sont moins tristes que les pleurs de l'univers en deuil à la mort de Bion.

Commencez, etc.

Les rossignols et les hirondelles qu'il charmoit autrefois, et dont il formoit le ramage, perchés sur des troncs d'arbres, se répondent par des gémissemens que répètent tous les autres oiseaux. Vous aussi, colombes, affligez-vous avec nous.

Commencez, etc.

Et qui jamais, trop aimable berger, fera résonner ta flûte? Quelle bouche téméraire approchera de ces

chalumeaux où semble encore errer ton ame, et où la nymphe Echo recueille avidement les derniers sons de ta flûte ? Je l'offre, cette flûte harmonieuse, au dieu des pasteurs. Peut-être n'osera-t-il en approcher ses lèvres ; il craindroit de ne mériter que le second prix après toi.

Commencez, etc.

Galatée aussi regrette ces doux chants qui la fixoient près de toi sur les rivages de la mer ; car tu ne chantois pas comme Polyphême. La belle Galatée le fuyoit, mais toi, elle te regardoit avec plus de plaisir que le cristal d'une onde pure. Maintenant, oubliant ses grottes profondes, assise sur des sables déserts, elle garde tes troupeaux.

Commencez, etc.

O berger ! avec toi tout a péri, et les présens des Muses, et les tendres baisers des vierges, et les lèvres amoureuses de nos bergers. Les amans se désolent sur ta tombe, Vénus t'aime beaucoup plus encore que ce tendre baiser qu'elle donnoit naguère au mourant Adonis. O Melès ! ô le plus harmonieux des fleuves, une nouvelle, oui une nouvelle blessure est faite à ton cœur : la mort te ravit autrefois Homère, ce doux interprète des Muses ; tes ondes plaintives pleurèrent ce fils si chéri, toute la vaste mer retentit alors de tes cris : pour un autre fils, tes pleurs coulent aujourd'hui ; de nouveaux chagrins te consument. Tous deux, également chers à de

célèbres fontaines, buvoient, l'un dans l'Hippocrène, l'autre dans l'Aréthuse dont il possédoit la coupe. Le premier célébra la belle fille de Tyndare, et l'illustre fils de Thétis, et Ménélas fils d'Atrée. L'autre ne célébroit ni les combats, ni les larmes, mais Pan, mais les bergers, mais les troupeaux qu'il conduisoit en chantant. Tantôt sa main assembloit des chalumeaux, tantôt il recueilloit le lait de ses genisses; toujours il vantoit les baisers des bergères, enfant chéri de Vénus.

Commencez, etc.

Il n'est point de ville célèbre, de cité fameuse, qui ne plaigne ton destin; Ascrée pour Hésiode versa moins de larmes; Thèbes a moins

génii sur Pindare; on regretta moins Alcée dans la riante Lesbos, Simonide à Cée. Archiloque affligea moins Paros : Mytilène, oubliant Sapho, ne pleure que ta Muse. Tous les chantres harmonieux des poésies bucoliques déplorent ton trépas. Sicélide, ornement de Samos, est dans le deuil; ce Lycidas, dont l'aimable sourire aux Cydoniens inspiroit la gaieté, fond maintenant en larmes. Philetas et Théocrite s'affligent, l'un sur les bords de l'Halente, l'autre à Syracuse. Pour moi, je peins la douleur des Ausoniens dans des chants qui ne me sont point étrangers, et que tu enseignas à tes chers nourrissons. Héritier de ta Muse dorique, j'ai

tes chants en partage ; à d'autres tu laissas tes richesses.

Commencez, etc.

Hélas ! quand la mauve, le persil verdoyant, l'aneth crépu meurent dans nos jardins, l'année suivante les voit revivre et se reproduire. Mais nous, puissans, vaillans ou sages, à peine avons-nous payé le tribut, que, dans la terre sans gloire ensevelis, nous dormons pour toujours d'un long, d'un éternel sommeil. Muet à jamais, tu resteras dans le sein de la terre, tandis qu'il plaît au sort que la grenouille chante sans cesse ; destin que je n'envie pas, ses accens n'ont rien d'enchanteur.

Commencez, etc.

Un funeste poison s'est donc approché de ta bouche, a donc coulé dans tes veines? Quoi! il s'est répandu sur tes lèvres, et ne s'est point adouci? Quel mortel assez féroce osa t'apprêter ce breuvage ou te le présenter pendant que tu parlois? Il a donc échappé au charme de ta voix?

Commencez, etc.

Tes ennemis ont subi tous un juste châtiment. Moi, je pleure et gémis sur ton destin cruel. Encore s'il m'étoit permis, tel qu'Orphée descendit au Tartare, tel qu'autrefois Ulysse, tel qu'Alcide avant lui, j'irois au palais de Pluton voir si tu chantes, et quels sont tes accens. Chante du moins auprès de Proser-

pine quelques vers bucoliques, quelques vers siciliens. Sicilienne elle-même, elle a folâtré sur les bords de l'Etna, elle sait des airs doriens. Tes vers ne resteront pas sans récompense. Autrefois elle rendit Euridice aux touchans accords d'Orphée. Elle rendra Bion aux côteaux de Sicile. Ah! si ma flûte soupiroit comme la tienne, j'irois, oui j'irois charmer Pluton.

IDYLLE IV.

Mégare, épouse d'Hercule. *

O ma mère, pourquoi, te tourmenter, pourquoi t'abandonner à des douleurs immodérées? Il est flétri

* Cette Idylle étoit traduite par Ch. Levesque mon collègue; il m'a permis de l'adopter.

cet incarnat autrefois répandu sur ton teint. Quelle est la cause de tes ennuis cuisans? Est-ce parce que ton généreux fils, tel qu'un lion soumis à un daim timide, souffre sous un lâche d'innombrables maux? Hélas! pourquoi les dieux m'ont-ils ainsi humiliée? Et pourquoi mes parens m'ont-ils donné le jour sous de si funestes auspices? Hélas! dès l'instant que je suis entrée dans la couche de mon illustre époux, je l'ai chéri comme mes yeux, et toujours mon cœur le respecte et le révère; mais il n'est venu jamais au jour un mortel plus infortuné; jamais mortel n'a tant éprouvé de maux. Malheureux! avec cet arc qu'il a reçu d'Apollon lui-même,

dans sa propre maison, tourmenté de fureurs insensées, il a lancé contre ses fils les traits cruels des Parques ou des Furies; il les a privés du jour, il s'est tout couvert de leur sang. Et moi, triste mère, je les ai vus frappés sous mes yeux par celui qui leur donna la vie : j'ai vu ce que d'autres ne verroient pas dans des songes funestes; ils imploroient leur mère d'une voix plaintive, et je n'ai pu les secourir ! La mort me menaçoit de près, elle étoit inévitable. Telle gémit la mère de jeunes oiseaux, qui, dans un épais buisson, voit un serpent cruel dévorer ses petits nouvellement éclos. Sensible mère, elle vole autour d'eux, elle pousse des cris aigus; mais elle ne

peut les secourir : la crainte du monstre implacable lui défend d'approcher. Déplorable mère, gémissant sur le sort de mes malheureux fils, je courois en furieuse dans mon palais. Que n'ai-je pu moi-même, ô Diane, déesse protectrice de mon sexe, le cœur percé de traits empoisonnés, mourir du moins étendue sur mes fils expirans! Mon père, ma tendre mère, les yeux baignés de larmes, auroient de leurs mains couvert mon bûcher de riches offrandes; ils auroient recueilli nos os, et les renfermant dans une urne d'or, ils les eussent ensevelis dans le lieu de ma naissance. Maintenant ils habitent Thèbes, cette ville fameuse par ses généreux coursiers,

et cultivent les sillons fertiles des campagnes de l'Aonie. Et moi, reléguée dans l'aride Tirynthe, ville consacrée à Junon, sans cesse tourmentée de mes ennuis toujours renaissans, je ne vois point de terme à mes larmes. Ils sont bien courts les instans où mes yeux jouissent de l'aspect de mon époux. Toujours prêt à remplir quelqu'un de ses innombrables travaux, il se fatigue sur terre et sur mer, errant, indomptable dans son courage comme le roc et l'acier. Et toi, ma mère, tu fonds et te dissous en larmes : tu verses des pleurs dans le silence des nuits; tu en verses encore à la clarté des jours que t'envoie le maître des dieux. Toi seule me restes : aucun

de mes parens n'est près de moi pour me consoler. Ils n'habitent pas les murs de mon palais, mais tous demeurent loin de moi au-delà de cet isthme qu'ombragent des pins altiers. Triste épouse, il n'est personne sur qui je puisse porter mes regards, avec qui je puisse soulager mon cœur. Je suis loin de Pyrrha, ma tendre sœur; mais elle-même, accablée de tristesse, gémit sur son époux, sur son fils Iphicle *: car les enfans que tu as eus d'un mortel ou d'un dieu, sont en butte au sort le plus cruel.

Elle dit, et des larmes abondantes couvrant ses joues, couloient de ses

* Iphicle, fils d'Amphitryon et d'Alcmène, étoit frère utérin d'Hercule.

paupières sur son beau sein, tourmentée sur-tout du souvenir de ses fils, et ensuite de celui des infortunés qui lui avoient donné le jour. Les belles joues d'Alcmène n'étoient pas inondées de moins de larmes; elle poussoit de profonds soupirs, elle adressoit à la tendre épouse de son fils ces tristes accens.

O la plus malheureuse des mères! quelles pensées viennent s'offrir à ton esprit! Pourquoi rappeler tes cuisantes douleurs et nous tourmenter toutes deux? Ce n'est pas la première fois que nos maux nous arrachent des larmes. N'est-ce donc point assez des chagrins qui pour nous renaissent chaque jour? Il aimeroit bien à gémir celui qui vou-

droit calculer nos infortunes. Prends courage : ce n'est point un dieu qui nous soumet à cette triste destinée. Je te vois, ma chère fille, consumée de tes malheurs, et je dois bien te pardonner de gémir ; mais la joie elle-même connoît la satiété. Je pleure sur ton sort, je te plains ; tu as ta part de mes destins funestes, de ces destins qui toujours s'appesantissent sur nos têtes. J'en prends à témoins Proserpine et la vénérable Cérès, ces déesses dont je souhaite que nos ennemis osent parjurer le nom ; je ne t'aime pas moins tendrement que si tu étois ma fille, que si je t'avois portée dans mon sein, que si, vierge encore, je te voyois dans mon palais unique fruit

de ma fécondité. Toi-même, je le crois, tu rends justice à mon amour. Non, fille chérie, tu ne diras pas que je manque pour toi de soins, quoique je verse plus de larmes que n'en a répandu Niobé. Eh ! qui reprocheroit à une mère de gémir sur un fils malheureux? Avant de goûter le plaisir de le voir, j'ai souffert dix mois la fatigue de le porter dans mes flancs ; il m'a conduite de près aux portes de l'empire de Pluton : voilà ce qu'il m'en a coûté pour devenir sa mère. Et maintenant seul, dans une terre étrangère, il nous a quittées pour un nouvel exploit : et j'ignore, dans mon infortune, si je dois le voir de retour, ou s'il ne m'est pas refusé de le presser en-

core sur mon cœur. Je goûtois un doux sommeil, quand un songe terrible m'a glacée d'effroi ; rêve affreux qui me fait craindre pour mes enfans de nouvelles infortunes. J'ai cru voir Hercule mon fils tenant en sa main un hoyau. Il étoit nu ; il s'étoit dépouillé de son manteau et de sa tunique, et creusoit une fosse à l'extrémité d'un champ, tel qu'un mercenaire payé pour ce travail. Parvenu à la fin de son ouvrage, après avoir enclos un plant de vigne, il plantoit son hoyau dans la terre, et alloit reprendre ses vêtemens. Aussitôt un grand feu s'éleva de la fosse, et de violentes flammes l'entourèrent. Il reculoit avec précipitation, et vouloit éviter le feu dé-

vorant. Il se faisoit, devant son corps, un bouclier de son hoyau qu'il agitoit. Il portoit de côté et d'autre ses regards pour se soustraire aux flammes qui le poursuivoient. Alors j'ai vu le magnanime Iphiclès, empressé de le secourir, tomber sur le bord de la fosse, avant de parvenir jusqu'à lui. Il ne pouvoit se relever; il restoit immobile comme un foible vieillard que le triste poids des ans force à tomber malgré tous ses efforts; il reste étendu sur la terre, jusqu'à ce qu'un passant, touché de respect pour sa barbe blanchie par les années, vienne lui offrir la main. Tel le belliqueux Iphiclès se rouloit sur la terre. Je pleurois, témoin des malheurs inévitables de mes enfans,

quand enfin la brillante Aurore est venue dissiper mon triste songe. Tel est, ma fille, le rêve dont toute la nuit mes esprits ont été tourmentés. Puissent tous ces maux épargner notre maison, et tomber sur la tête d'Eurystée! Que ce soit moi qui lui aie présagé ce malheur, et que la fortune ne donne pas aux événemens un autre cours.

IDYLLE V.

Son goût pour la vie tranquille.

Un léger zéphir souffle-t-il sur les plaines azurées ? ennuyé de la terre, et séduit par le calme des ondes, mon impatience, malgré ma

timidité, me porte sur les flots, mais quand l'onde blanchissante mugit jusqu'en ses profonds abîmes, quand l'onde écume et que ses vagues mutinées s'amoncèlent, je tourne mes regards vers la terre et vers les arbres, je fuis la mer : la terre me semble alors un séjour enchanteur, je me plais dans les sombres forêts où le souffle des vents fait murmurer les pins élevés. Certes, le pêcheur vit bien misérablement, lui qui n'a pour maison qu'une nacelle, pour atelier que la mer, pour toute proie que le poisson trompeur, tandis que moi je puis, ou dormir tranquillement à l'ombre d'un platane touffu, ou bien entendre le bruit d'une source voisine,

un bruit qui flatte l'oreille et ne l'effraie pas.

IDYLLE VI.

Caprices de l'Amour.

PAN chérissoit Echo sa voisine. Echo brûloit pour un satyre léger. Le satyre aimoit éperdument Lydée. Autant Echo inspiroit d'amour à Pan, autant le satyre en inspiroit à Echo, et Lydée au satyre. Consumé d'une bizarre flamme et souffrant les maux qu'il causoit, chacun d'eux étoit aussi haï qu'il haïssoit lui-même. Voici un conseil à ceux qui n'ont point encore aimé. Voulez-vous qu'on vous paie de retour, chérissez qui vous aime.

IDYLLE VII.

Amour du fleuve Alphée pour la fontaine Aréthuse.

Au-dela de Pise, l'amoureux Alphée se déchargeant dans la mer, conduit des flots empressés de porter en don nuptial à la belle Aréthuse, une noble poussière, des fleurs et des branches d'olivier : il plonge, et court rapidement sous la mer profonde sans mêler son onde aux ondes de Neptune, qui ignore même son passage. Cet enfant pervers et funeste, qui enseigne à vaincre tant d'obstacles, l'Amour, par ses enchantemens, à un fleuve même apprend à plonger.









le Barbier inv. Dambrun

IDYLLE VIII.

L'Amour Laboureur.

Déposant arc et flambeau, Amour un jour s'arma d'un aiguillon redoutable aux bœufs. De ses épaules pendoit une besace. Il mit sous le joug d'infatigables taureaux, ensemença les sillons nourriciers de Cérès; puis levant les yeux au ciel, — O Jupiter, fertilise ces sillons, ou j'attelle à cette charrue le taureau d'Europe.

IDYLLE IX.

Le jeune Berger.

Je voulois cueillir un doux baiser sur les lèvres d'Eunica; elle m'a ri au nez, puis joignant l'insulte au refus : « Loin d'ici, m'a-t-elle dit, loin d'ici ! Toi ! malheureux bouvier, tu voudrois m'embrasser ! fi des baisers d'un rustre ! ma bouche ne pressa jamais que des lèvres de citadin. Garde-toi, même en songe, de presser ma belle bouche. Quels regards ! quel langage ! quel agreste badinage ! que ses propos sont doux ! que son babil est charmant ! le tendre duvet sur ce menton ! la belle

chevelure ! quelles lèvres ! on diroit d'un malade. O la jolie main ! quelle insupportable haleine ! éloigne-toi, tu m'empoisonnes. » Elle dit, et trois fois crache dans son sein, me mesure de la tête aux pieds, murmure quelques mots entre ses dents, et lance sur moi un regard de travers. Toute fière de ses appas, elle avoit le sourire du mépris sur ses lèvres : pour moi, mon sang bouillonnoit dans mes veines ; le dépit avoit peint sur mon front la rougeur de la rose rafraîchie par la pluie du matin. Elle s'en est allée et m'a laissé-là. Je porte au fond de l'ame le souvenir des outrages qu'un berger tel que moi a reçus d'une vile courtisane. Mes amis, dites-moi

la vérité; ne suis-je pas beau? un dieu m'a-t-il en un moment rendu différent de moi-même? n'ai-je plus cette beauté qui fleurissoit sur mon visage, cette barbe épaisse qui paroit mon menton comme le lierre pare la tige à laquelle il s'attache? une chevelure aussi touffue que l'herbe des prairies, ombrageoit mes tempes; la blancheur de mon teint contrastoit agréablement avec mes noirs sourcils. Mes yeux étoient plus sereins que ceux de Minerve, ma bouche plus douce que le lait pressuré, ma voix plus douce que le miel. Quelle douceur dans mes accens, soit que je fasse résonner la flûte de Pan, ou le flageolet, ou le roseau, ou la flûte tra-

versière ! Toutes les habitantes de nos campagnes disent que je suis beau; toutes me chérissent. Il n'y a que ces femmes de la ville qui ne m'aiment point ; elles me fuient parce que je suis un pasteur. Elles n'ont jamais entendu dire que le beau Bacchus fit paître une genisse dans les vallées: elles ignorent que Cypris brûla pour un pasteur; qu'elle menoit avec lui ses troupeaux sur les montagnes de Phrygie ; qu'elle le pleura dans les bois. Et Endymion ? ne fut-il pas berger ? eh bien, tel qu'il étoit, il plut à Phœbé, qui, descendant de la voûte éthérée dans les forêts du Latyme, venoit dormir aux côtés de son jeune amant. Rhée, tu pleures aussi un berger; et toi,

fils de Saturne, l'enfant que poursuivit ton amour, conduisoit des troupeaux. Eunica seule ne peut aimer un berger! Elle vaut en effet mieux que Cybèle; elle est au-dessus de Cypris, au-dessus de Phœbé. O toi, nouvelle Cypris, puisses-tu ne trouver ton Adonis ni dans les cités, ni sur les montagnes! puisse ta couche rester froide et abandonnée!

IDYLLE X.

Daphnis et Naïs.

N. HÉLÈNE, toute prudente qu'elle étoit, fut enlevée par un berger.



D. Oui, et c'est parce que je suis berger, que mon Hélène m'embrasse.

N. Petit satyre, ne te vante pas : un baiser, dit-on, se donne sans conséquence.

D. Sans conséquence soit, mais non pas sans plaisir.

N. Tiens, j'essuie mes lèvres ; je crache ton baiser.

D. Tu t'essuies les lèvres ! viens que je t'en donne un autre.

N. Tu ferois mieux d'aller baiser tes genisses ; laisse une vierge libre encore.

D. Pas tant de fierté ! Ta jeunesse passera comme un songe.

N. Le raisin, quoique sec, n'en a

pas moins de saveur; la rose fanée n'est pas sans mérite.

D. Viens donc sous ces oliviers sauvages, que je te conte quelque chose.

N. Je ne veux pas. Avec tes beaux discours tu m'as déja trompée.

D. Viens sous ces ormes, tu entendras les accens de ma flûte.

N. Va t'amuser, moi je ne m'exposerai pas.

D. Fi ! fi donc, n'étant que vierge, crains le courroux de la déesse de Paphos.

N. Et que m'importe ta déesse de Paphos, pourvu que Diane me défende.... Arrête, berger, ou je te déchire la lèvre.

D. Nulle vierge n'échappe à l'Amour. Tu subiras ses lois.

N. Non, j'en atteste le dieu Pan !... Eh bien ! toujours ta main soulèvera ce voile !

D. Je crains bien que tu n'épouses quelqu'un qui ne me vaille pas.

N. Nombre de pasteurs m'ont fait la cour, mais aucun n'a su me plaire.

D. Nombre de pasteurs t'ont fait la cour : moi je viens t'épouser.

N. Que dois-je faire ? il y a tant de peines dans le mariage !

D. Il n'y a ni peine ni douleur en mariage ; tout est plaisir.

N. Mais on nous dit que les femmes sont tremblantes devant leurs maris.

D. Dis plutôt qu'elles sont maîtresses : eh ! qui la beauté craint-elle ?

N. Je crains d'accoucher : c'est un moment si terrible !

D. Mais en ce moment c'est Diane ta souveraine qui préside aux enfantemens.

N. En accouchant on perd encore sa fraîcheur.

D. Au contraire, si tu deviens mère, tu verras ta beauté se reproduire dans tes enfans.

N. Si je te dis oui, que me donneras-tu pour présent de noces ?

D. Tout mon troupeau, tous mes bois, tous mes pâturages.

N. Jure-moi donc, qu'après m'avoir tout accordé, tu ne seras pas assez lâche pour me laisser là.

D. Par le dieu Pan je le jure ! Dusses-tu me chasser, jamais je ne te quitte.

N. Tu me donneras une jolie chambre, une maison, une bergerie ?

D. Oui, je te donnerai une jolie chambre. Vois quel beau troupeau je conduis !

N. Et à mon vieux père que lui dire ? oui, que lui dire ?

D. Oh ! dès qu'il saura mon nom, il approuvera ton mariage.

N. Et ce nom quel est-il ? car le nom fait beaucoup.

D. Moi je suis Daphnis, mon père c'est Lycidas, ma mère c'est Nomée.

N. Vos noms sont connus; cependant ma famille vaut la tienne.

D. Je n'en sais trop rien; car ton père c'est Ménalque.

N. Montre-moi ton bocage, fais-moi voir ta bergerie.

D. Vois là-bas, vois la hauteur de ces cyprès verdoyans.

N. Paissez, mes chèvres, tandis que je vais considérer les possessions de ce berger.

D. Mes taureaux, paissez, paissez à l'envi, tandis que je vais montrer mes bois à ma bergère.

N. Petit satyre, que fais-tu ? que cherches-tu sur mon sein ?

D. Des pommes garnies d'un duvet naissant.

N. Ciel ! je suis toute tremblante. Encore une fois, retire ta main.

D. Rassure-toi, ma chère ; que crains-tu de moi ? que tu es timide !

N. Mes beaux habits sont perdus.

D. Tiens, cette toison les garantira.

N. O ciel! ma ceinture est arrachée! que prétends-tu?

D. C'est ma première offrande que je fais à Vénus.

N. Ah! mon cher, arrête! quelqu'un vient, j'entends du bruit.

D. Ce sont ces cyprès qui se content notre hymen.

N. Ah! Daphnis! tout mon voile déchiré! dans quel état je suis!

D. Je t'en donnerai un bien plus grand.

N. Oui, tu me promets tout aujourd'hui, et demain peut-être ne me donneras-tu pas un grain de sel.

D. Que ne puis-je encore exhaler toute mon ame dans la tienne!

N. O Diane ! ne te fâche pas ! tu m'as abandonnée, et je te suis infidèle.

D. Amour, je t'immolerai une genisse, j'offrirai un bœuf à Vénus.

N. Je suis venue vierge ici, et j'en sors épouse.

D. De vierge que tu étois, épouse et mère, ton sein nourrira le fruit de notre amour.

Ainsi jasoient entre eux nos heureux amans, au milieu de leurs tendres ébats. Le couple furtivement uni se relève. Les yeux baissés, mais la joie dans l'ame, la bergère rejoint ses moutons ; le berger retourne à ses taureaux, fier de sa conquête.

FIN.

TABLE

DES

IDYLLES DE BION.

IDYLLE I. Le Tombeau d'Adonis, 11
II. L'Amour et le jeune Oiseleur, 20
III. L'Ecolier maître, 22
IV. Les Muses compagnes de l'Amour, 23
V. La Briéveté de la vie, 24
VI. Cléodame et Myrson, 26
VII. Epithalame d'Achille et Déidamie, 28
VIII. Prière d'un Berger, 31
IX. A Vénus, 32
X. L'Amitié, vrai bonheur de la vie, 33
Fragmens divers, 34

IDYLLES DE MOSCHUS.

IDYLLE I. L'Amour fugitif, 39
II. Enlèvement d'Europe, 42
III. Epitaphe de Bion, 55
IV. Mégare, épouse d'Hercule, 66
V. Son goût pour la vie tranquille, 77
VI. Caprices de l'Amour, 79
VII. Amour du fleuve Alphée pour la fontaine Aréthuse, 80
VIII. L'Amour Laboureur, 81
IX. Le jeune Berger, 82
X. Daphnis et Naïs, 86
Addition, 97

Fin de la Table des Idylles.

ADDITION.

BION, dans son tombeau d'Adonis, ne parle pas seulement en poëte. Ainsi que Théocrite, dans sa 2e Idylle, il nous dépeint en historien fidèle le caractère des femmes grecques. Ne recevant aucune éducation convenable ni à l'état de virginité, ni à l'état de mariage; ne connaissant, dit Paw, ni la retenue qu'inspire la pudeur, ni la modération qu'inspire la sagesse, elles tombaient dans un délire effrayant. J'ose avouer, dit Galien, que j'avais conçu une haine mortelle pour ma propre mère. Dans ses accès, elle mordait ses propres esclaves comme une bête féroce; alors le sang coulait de sa bouche à grands flots. La mère de Galien, née de parens honnêtes, avait cependant reçu une certaine éducation.

Sans entrer dans tous les détails dont

est susceptible le tombeau d'Adonis, arrêtons-nous du moins sur la suite de tableaux aussi ingénieux que touchans qu'elle présente. Le premier nous représente Adonis étendu sur la montagne. Dans le second, Vénus éperdue, court les cheveux épars et les pieds nus au milieu des ronces qui font jaillir son sang, le sang d'une déesse. Dans le troisième, les fleuves et les fontaines, les collines et les monts, tout pleure avec Vénus la mort d'Adonis. Le quatrième nous montre Vénus gémissante, rappelant son époux à la vie. Elle sacrifierait jusqu'à sa divinité pour le suivre chez les morts. On voit, dans le cinquième, Adonis sur un lit de parade, entouré des Amours en pleurs. Viennent enfin l'Hyménée, les Graces et les Parques, qui mêlent leurs gémissemens à ceux de la déesse.

Moschus, aussi touchant dans son tombeau de Bion, n'affaiblit point le langage simple de la douleur par de froides antithèses et par des figures

outrées; mais nous lui reprocherons, comme à Théocrite, d'avoir célébré un amour criminel, témoins les vers 84 et 85, que j'ai cru devoir traduire infidèlement dans des poésies mythologiques qui peuvent devenir classiques. *Il enseignait comment on doit baiser un beau garçon, et il embrâsait d'un amour dont il brûlait lui-même.*

Ce passage rappelle la fête des baisers, cette fête que les Mégaréens célébraient en l'honneur de l'attique Dioclès qui périt dans un combat en sauvant la vie à son ami. Théocrite en fait mention, Idylle 12.

« Mégaréens, habiles dans l'art de « ramer, vivez, vivez heureux, vous « qui rendez tant d'honneurs à cet « amant fidèle, l'attique Dioclès. Tous « les ans, aux premiers jours de la sai- « son nouvelle, la jeunesse, rassemblée « autour de sa tombe, se dispute avec « ardeur le prix du baiser, et celui qui « sait le plus amoureusement unir ses « lèvres à des lèvres charmantes, re-

« tourne vers sa mère affaissé sous le
« poids des couronnes. Heureux l'en-
« fant établi juge de pareils combats!
« Dans ses vœux souvent répétés, il
« demande au beau Ganymède de don-
« ner à sa bouche la vertu de la pierre
« lydienne, qui sert à distinguer l'or
« faux de l'or véritable. »

Moschus, Anacréon, Théocrite, ne sont pas les seuls qui célèbrent un amour et des sentimens qu'un sexe aimable a seul droit d'inspirer. Ce reproche est commun à presque toute l'antiquité grecque, qui, en cela seul, s'écarta de la nature. L'austère Xénophon n'est-il pas allé jusqu'à dire dans sa République de Lacédémone, que l'amour d'un homme pour un autre homme pouvait être chaste ? Voici comme s'explique Xénophon : « Un ci-
« toyen vertueux, épris des belles qua-
« lités d'un enfant, voulait-il s'en faire
« un bon ami et vivre avec lui ? le lé-
« gislateur approuvait cette société, il
« n'y voyait rien que d'honnête. Mais

« en même temps, il déclarait infâme « quiconque paraîtrait ne rechercher « dans un jeune homme que la beauté « du corps. De-là, il arriva que ceux « des Spartiates qui s'aimaient, vi-« vaient aussi chastement entre eux « que des pères avec leurs enfans, et « des frères avec leurs frères, etc. » Avec quel enthousiasme le divin Platon parle de ce Charmide, qui sans cesse entouré d'admirateurs, brillait dans Athènes comme un astre au firmament! Il ne nommait qu'avec une vive émotion Demus, fils de Pyrilampe, ce mortel accompli, dont le nom se lisait sur toutes les façades des maisons et sur les portiques de la ville. « Lorsqu'il fut, dit-il, envoyé en Orient, « en qualité d'ambassadeur Athénien, « ni la cour des empereurs de Perse, « qui rassemblait l'élite des Asiatiques, « ni tout l'ancien continent, ne purent « trouver son semblable. »

Pour expliquer ce penchant qui révolte, Paw prétend que dans le terri-

toire de l'Attique sur-tout, les belles femmes y étaient rares, qu'en elles tout était artifice et contrainte, tandis que les hommes y sortaient beaux des mains de la nature. Pour moi, qui pense que des femmes laides n'engendrent point de beaux hommes, je crois être plus vrai en disant que ce penchant pervers ne fut commun à tous les Grecs, que parce que les législateurs le favorisèrent. Desirant en faire des guerriers, ils voulaient que l'Amour fût autant que Mars le dieu des combats. De-là ces leçons où les philosophes proclamaient l'Amour dieu de la liberté; de-là chez les Mégaréens cette fête des baisers dont nous avons parlé plus haut; de-là ces *érotidies* chez les Thespiens; de-là ce gymnase érigé dans Samos à l'Amour, et ces fêtes célébrées en l'honneur de ce dieu sous le nom d'Eleuthéries, ou fêtes de la liberté; de-là cette phalange sacrée si fameuse chez les Thébains, cette phalange des amis qui tous pré-

féraient une mort glorieuse à une vie qu'ils auraient traînée dans l'opprobre. De-là enfin, tous ces sacrifices offerts à l'Amour par les Crétois, les Lacédémoniens et autres au moment de combattre l'ennemi, comme si le salut de l'armée eût dépendu de l'amitié ! « Quel est celui, dit Elien, liv. iij, c. 9, « qui n'aimant point, voudrait dans « un combat se mesurer avec un guer- « rier qui aime ? Le premier évite la « rencontre de l'autre : c'est un pro- « fane qui n'est point initié aux mys- « tères de l'amour. N'ayant pour lui « que sa valeur, il redoute le guerrier « qu'un dieu remplit d'une fureur sur- « naturelle : et ce dieu n'est point Mars, « c'est l'Amour..... Pénétré des fu- « reurs de Mars, embrâsé des feux de « l'Amour, on doit être, disaient les « Crétois, doublement brave, double- « ment redoutable. »

« A Sparte, dit Elien, ch. x, liv. 3, « les Ephores punissaient tout citoyen « honnête homme, que l'amitié n'at-

« tachait pas à un jeune homme réputé « bien né. L'honnête homme, selon « eux, aurait rendu son ami sembla- « ble à lui. » En effet, la bienveillance de celui qui aime, si d'ailleurs il mérite des respects, est un puissant aiguillon pour exciter à la vertu l'objet aimé. Il y avait même chez les Lacédémoniens, une loi qui ordonnoit de pardonner aux fautes d'un jeune homme en faveur de son inexpérience ou de sa jeunesse, et de punir en sa place le citoyen qui l'aimait : ils voulaient que celui-ci fût le surveillant et le juge des actions de son ami.

Je termine ces réflexions par différens tableaux des anciens, sur l'amour et sur les amans.

« Il me semble, dit Alexis, que l'a- « mour n'est point du tout connu de « ceux qui nous le représentent. L'a- « mour n'est ni mâle, ni femelle ; ni « dieu, ni homme ; ni même un fou, « ni un sage : mais un composé de tou- « tes ces qualités. Il a la hardiesse de

« l'homme, la timidité de la femme, « l'imprudence de la folie, la réflexion « d'un homme sensé, la violence d'une « bête féroce, la dureté du diamant, « la fierté d'un démon; et j'ignore, j'en « jure par Minerve et tous les autres « dieux, ce que c'est que tout ce mé- « lange d'où résulte l'amour: cepen- « dant, l'amour est quelque chose qui « approche de ce que je dis. Je l'ai, je « crois, presque désigné. »

« Quel est, dit Eubule ou Araros, « dans le Campylion, quel est le pre- « mier homme qui a donné des ailes à « l'Amour, soit sur la toile, soit en « cire? Ma foi, cet homme ne savait « représenter que des hirondelles; il « ignorait le caractère de ce dieu. Cer- « tes, il n'est pas léger: combien il est « difficile de se tirer d'une maladie « qu'il cause! Oui, il est si pesant qu'il « accable. Comment donc lui donner « des ailes? »

« Les sophistes (1) (fragment d'A-

(1) *Voy.* traduction d'Athénée par Villebrune, tom. j, pag. 26 et suiv.

« lexis) prétendent qu'Amour ne vol-
« tige pas, mais les amans : que c'est
« mal-à-propos qu'on le lui reproche,
« les peintres lui ayant donné des ailes
« sans savoir pourquoi. »

« Qui osera dire (Théophraste dans
« son *Traumatias)* que ce ne sont pas
« les seuls amans qui jouissent de la
« vie ? Ne faut-il pas qu'ils soient tels
« que des soldats, toujours prêts à quel-
« que expédition, capables de soute-
« nir la fatigue, habiles à imaginer des
« stratagêmes pour satisfaire leurs de-
« sirs ; qu'ils aient de l'activité, de la
« hardiesse, du zèle, du bien, et que
« dans les difficultés ou les revers, ils
« envisagent ceux qui ont essuyé les
« plus grands malheurs ? »

FIN.

NOTICE

Des Livres qui se trouvent chez le même Libraire.

Théocrite de Gail, grec, latin, français, édition de Didot, 1 vol. in-8°..... 10 liv.
Idem français seulement........ 2 10
Anacréon de Gail, pap. vélin av. fig. 9
Epictète de Villebrune gr. et fr. 2 vol. 4
Idem pap. d'Annonai, 8
Sophocle de Didot, 2 vol. in-12....... 7
Idem papier fin................ 12
Idem de Capperonnier et Vauvilliers, 2 vol. in-4°............ 100
Dictionnaire grec....................18
Fables d'Ésope.....................2
Grammaire grecque.................2
Dialogues de Lucien, par Gail.......2
Collection classique grecque, 4 v. in-12. par Auger et Gail, édit. de Didot... 15
Idem papier vélin.............. 30
Hist. gén. de la Chine, 12 v. in-4°. fig. 144
Voyages de Pallas, 6 v. in-4°. av. atlas. 150
Hist. de la Russie, 6 v. in-4°. avec fig. et atlas.........................200
Cicéron, trad. par Auger, 10 vol. in-8°. 50

Chrysostôme, trad. par Auger.......... 24
Ordres religieux et militaires d'Héliot, orné de 812 fig. 8 gros vol. in-4°......200
Horace de Valart, pap. Annonai, 1 v. in-8°........................... 6
Œuvres d'Helvétius, 5 vol. in-8°....... 25
— de Boulanger, 8 vol. in-8°.......... 40
— de Mably, 4 vol. in-12............ 10
— de S.-Marc, 3 v. in-8°. av. vignettes, édit. de Didot................. 10
Xénophon gr. et fr. de Gail, éd. de Didot. 6
Il y a quelques exemplaires in-4°. sur papier vélin avec fig. de Barbier.
Et quantité d'autres bons livres de littérature ancienne et moderne, de voyages, hist. etc.
Bion et Moschus de Gail, il y en a quelques exemplaires grand-raisin vélin.

Ouvrages actuellement sous presse.

Thucydide, traduction de Lévesque.
Il y aura quelques exempl. in-4°. pap. vélin.
Hist. de la vie et des ouvrages de Xénophon, 1 vol. in-8°.
Quelques exemplaires en papier vélin.







